

## Jusqu'à la dernière goutte

En ce mois de juillet 2050 j'ai l'impression d'être seul au monde. Je me suis rendu en ville ; elle est désertée. Les habitants ont dû migrer vers le littoral le plus septentrional du pays dès le mois d'avril, à l'arrivée des premiers coups de chaleur dont l'amplitude augure de ce qui nous attend au cours de l'été et probablement jusqu'à la fin octobre. Je me demande encore comment je fais pour tenir le coup. Cloîtré dans cette vieille bâtisse, en plein champ. Je n'ouvre fenêtres et volets qu'à partir de 23h histoire de renouveler un semblant d'air ; et ce n'est pas pour autant que je trouve le sommeil. Depuis le printemps calendaire, j'ai accumulé une fatigue dont je ne parviens plus à m'affranchir. Je vis au ralenti ; je maigris faute de me correctement nourrir ; je m'amollis faute d'activité physique ; je m'assèche, faute de m'hydrater régulièrement. Mon esprit s'embrume parfois et mes sens se délitent. Mon ouïe se désaccoutume des bruits urbains ; ma vue décline par défaut de lumière naturelle et de perspectives visuelles. Je sue du matin au soir ; au matin, mon drap est bon à essorer. Depuis que le gouvernement a adopté le principe d'une contribution exemplaire des retraités à l'effort climatique global, ma maigre pension ne me permet plus de partir en villégiature estivale. Fort heureusement, j'ai encore un toit qui m'appartient au-dessus de ma tête.

J'avais envisagé un temps de remplacer ma vieille chaudière par un dispositif nouvelle génération moins énergivore et plus performant disait-on. L'idée avait vite disparu de mon esprit lorsque j'avais réalisé que je n'avais en fait plus aucun besoin de chauffage ni même de production d'eau chaude. En plein hiver calendaire, la température extérieure ne descend plus en dessous de 21° et une douche à la même température me procure un délectable bien-être. Cela allège mes charges.

Je vis cependant misérablement, claquemuré, sans plus de vie sociale. Mais je ne sombre pas, malgré l'événement terrible auquel j'ai dû faire face l'an passé et malgré le contexte extrêmement anxiogène que notre gouvernement semble se complaire à entretenir. Pour m'évader de la désolation environnante, je me plonge dans la lecture, tout comme Clara. Lire m'est salutaire. J'ai une appétence pour ces histoires du grand nord, celles qui me transportent au temps où les explorateurs de la seconde moitié du XIXe siècle partaient pour une odyssée polaire à la recherche de nouvelles voies maritimes. Immérgé dans ces récits je me figure le froid arctique et m'en sens rasséréné.

J'avais eu la clairvoyance de ne jamais contribuer aux autodafés qui s'étaient démultipliés vers la fin des années 2020. Le livre papier avait perdu sa place dans la société ; il s'était vu détrôné par sa version dématérialisée largement plébiscité par le ministre de la culture et de

## Jusqu'à la dernière goutte

l'enseignement. A l'époque, ça brûlait dans toute la France. On se serait cru à l'ère de l'Inquisition avec ses rôtisseries à ciel ouvert pour une cuisson à point des sorcières et autres mécréants. Fut un temps où je me rendais parfois sur ces lieux apocalyptiques, tout de noir vêtu, casquette à large visière vissée sur le crâne, masque chirurgical noir sur le visage et lunettes enveloppantes teintées pour leurrer les caméras de reconnaissance faciale. J'y allais pour sauver des flammes ce que je considérais comme des biens communs de l'humanité. C'est ainsi que ma petite maison s'est vue transformée peu à peu en bibliothèque clandestine hébergeant quelques 61932 ouvrages ! Les autodafés avaient pris fin brutalement lorsque, lors d'un Conseil, le ministre du climat avait donné un léger coup de coude au président de la république pour lui signifier à demi-mot que tous ces feux, ce n'étaient pas bons pour la planète. A croire que le bon sens et la raison n'étaient pas montés jusqu'au cerveau du premier personnage de l'état. Dans le même temps, les fameux « datacenters », version belle et bien matérielle des « clouds » avaient connu leur apogée en 2030 avec dix milles sites déployés sur tout le territoire. On disait alors que la chaleur récupérée pour garantir le refroidissement des serveurs était réinjectée dans les infrastructures urbaines pour chauffer les piscines, les habitats collectifs, les écoles, les bâtiments administratifs et les hôpitaux. Mais de cela, aujourd'hui, il n'est plus question. Plus question de chauffer quoi que ce soit et surtout plus besoin. Je me souviens du fameux « coup de chaud » alors que j'étais encore technicien de maintenance chez « InterLinx ». Il était devenu impossible de rafraichir les salles des « datacenters » et de refroidir les serveurs. Les composants électroniques contenus dans les baies s'étaient déformés, avaient même fondu parfois sous l'effet de la chaleur générée par les équipements. Ce n'était pas faute d'avoir alerté la direction sur les premiers symptômes que nous avions observés. Comme une réaction en chaîne, les neuf dixièmes des « datacenters » situés en dessous de la Loire avaient tous rendus l'âme entraînant dans leur agonie l'effondrement des connexions internet et générant dans la foulée des dépressions en masse et des suicides chez les internautes privés de leur nourriture existentielle. Ce sont des millions d'ouvrages et des milliards de documents dématérialisés qui ont ainsi disparu à jamais de la surface du globe.

Mon seul combat aujourd'hui, c'est pour l'eau. L'eau pour la consommation est devenue un luxe mais je me force à boire, parcimonieusement. Sans eau, pas de vie et je me sens à la limite de la déshydratation. Mon maillot est encore trempé. La commune est responsable de la santé de ses concitoyens. Elle a mis en place un système de distribution d'eau potable pour chaque habitant recensé et à jour de ses divers taxes et impôts. L'eau est comptée. L'eau vaut

## **Jusqu'à la dernière goutte**

de l'or. J'ai, pour ma part – sexe masculin, 68 ans, retraité, 1,85m, 62kg, IMC 18,1, tension 11.7, droit à 3 litres d'eau par jour car je suis considéré sujet à risque. Et 1,5 litre pour Clara.

Tous les matins à 5h45, j'entends le sifflement de l'Aqua-drone survoler la maison et larguer le précieux liquide vital dans son conteneur antichoc. Conditionner la fourniture d'eau potable à la régularisation de son impôt permet à la ville de se dédouaner en cas de problème ou d'accident. Il est loin le temps où l'eau était accessible et abordable pour tous, sans distinction. La raréfaction de l'eau est telle qu'il faut déboursier l'équivalent d'un Côte de Beaune millésime 2015 pour tout litre d'eau supplémentaire et encore faut-il que son besoin soit justifié par les autorités de distribution de l'eau et par un organisme de santé dûment agréé.

Dès 6h du matin, juste après le largage de l'Aqua-drone, je quitte la maison pour me dégourdir les jambes et me rendre en ville à trois kilomètres d'ici histoire de trouver quelque chose à manger. Les boutiques ont depuis longtemps adaptées leurs horaires d'ouverture aux heures les moins accablantes. La climatisation dans les magasins est prohibée. Toute infraction conduit à la fermeture immédiate du commerce et des sanctions financières à la clef, voire une peine d'emprisonnement. Le nombre de vitrines réfrigérées est, par réglementation, conditionné à la taille du commerce, lui-même conditionné à la taille de la ville et de sa population. Cependant, il n'est pas rare de voir ces vitrines en panne et reconverties en simples rayonnages faute de pouvoir les faire réparer, les compétences en maintenance n'existant plus. On ne peut rien faire contre cela. Le gouvernement, tout en cherchant des pistes pour limiter le réchauffement climatique, adopte de plus en plus des mesures autoritaires, voire totalitaires.

Jadis, nous avions nous aussi un pied à terre près de la mer, en Bretagne. J'ai gardé des photos de cette époque. Nous avions une petite maison, modeste mais absolument charmante, toute blanche sous son toit ardoisé ; des hortensias bleu vif tout autour du jardin en guise de haie ; il y avait aussi des genêts odorants dont le jaune flamboyait sous les rayons du soleil. Nous avions créé un carré potager et un carré des simples, pour Clara. Un puits antique au fond du jardin nous permettait d'irriguer nos végétaux. Peu à peu, le puits s'est trouvé à sec. A l'époque, la maisonnette était située à 2km de la mer. Nous y descendions à pieds ou à bicyclette par une petite route qui longeait en serpentant les champs de choux fleurs ou d'artichauts ; et d'autres champs moissonnés où l'été se tenait la kermesse et où l'on dansait les soirs de fest-noz. Depuis une trentaine d'année, le niveau de la mer n'a fait que monter.

## Jusqu'à la dernière goutte

Peu à peu la mer a grignoté la falaise, elle a mangé la route, elle a dévoré les champs, elle a englouti les maisons, dont la nôtre.

Les Lambert ont regagné cette langue de terre qui subsiste encore du Cotentin. Ils vont faire la route des vins. Les crus y sont loin d'être extraordinaires mais les néo-viticulteurs s'imaginent détenir la solution alternative aux territoires du sud du pays où la vigne ne pousse plus. Les pieds ont racorni sur place et malgré les études de l'INRAE pour trouver un cépage résistant, rien n'y a fait. Il a fallu planter plus au nord.

Le trait de côte a été tant altéré qu'il a reculé de sept kilomètre dans les terres. Ceux qui vivaient au bord de mer ont été submergés ; ceux qui avaient acheté à bon prix dans les terres se trouvent à présent « les pieds dans l'eau ». L'argument commercial des années 1970 fait aujourd'hui frémir. L'état n'a indemnisé personne. « Force majeure » qu'ils ont dit ; risque non couvert par les assurances. Nous n'avions eu que nos yeux pour pleurer. Il ne me reste que quelques photos pour me rappeler cette époque. Tiens, d'ailleurs, heureusement que je n'avais pas confié mes photos au « cloud » ; il ne m'en resterait rien aujourd'hui.

Ici, j'essaie de survivre. J'ai gardé deux poules et un chat. Ils restent avec moi dans la maison. Je ne peux pas me permettre de les laisser dehors au risque de me faire repérer par les patrouilles ou les drones et d'être sévèrement sanctionné. Mes animaux sont tout ce qu'il me reste de lien vivant. Ils souffrent de la chaleur eux aussi. Je leur réserve la part d'eau de Clara pour les hydrater correctement. Ils restent dans la salle de bain orientée nord où la fenêtre ne dispose pas de volet. C'est touchant de voir cet improbable trio cohabiter ainsi. Il n'est pas rare de voir les poules se blottir contre le chat lorsqu'il s'allonge sur le carrelage dont la fraîcheur n'est qu'un lointain souvenir. Mes poules ne sont plus aussi vaillantes qu'aux premiers temps mais à elles deux, elles m'offrent encore trois à quatre œufs par semaine. Ce sont les seuls protéines animales que j'ingère. Il n'y a plus de viande dans les commerces. Elle a été remplacée par les protéines de synthèse, amalgame immonde et insipide ; même avec une bonne dose d'épices, ça a du mal à passer. Je donne pratiquement toutes les semaines deux œufs à Jérémie, le vigile du verger communal à l'entrée de la ville. Jérémie, je le connais depuis toujours alors on s'arrange, discrètement. Il me met de côté, à la nuit tombée, quelques fruits en échange des œufs. En ce moment, c'est la saison des ananas, des bananes, des goyaves, des sapotilles, des pitayas et autres fruits qui faisaient le tour du monde en avion ou en container pour arriver sur nos étals il y a trente ans. Aujourd'hui, ils poussent sous notre climat, et même si ces variétés sont peu gourmandes en eau, il faut bien les arroser.

## Jusqu'à la dernière goutte

C'est pour ça que le verger et la bassine sont surveillés. C'est stratégique. Parfois Jérémie est si généreux que je mets les fruits à sécher sur des claies dans le jardin. Ça me permet d'en converser, au cas où la nourriture déjà rare viendrait à disparaître.

Il n'a pas plu de l'hiver, ou à peine. Ma citerne est presque vide ; une vingtaine de litres tout au plus. Hier soir, j'ai cru que ça allait tomber. J'entendais au loin le ciel se déchirer. Les éclairs étaient aussi spectaculaires qu'une aurore boréale. Mais il n'est rien tombé. Alors j'économise autant que je peux le peu d'eau que l'on me donne.

Je me sens si seul, sans Clara. Si encore nous avions eu des enfants et des petits enfants ; qui sait ? Ils auraient pu nous rendre visite. J'aurais installé un portique avec balançoire et trapèze. On aurait pu jouer au ballon, monter une tente d'indien, souffler des bulles, faire des tours de magie. Je suis déchiré par les regrets à en pleurer la nuit. Mais nous sommes de la génération où faire des gosses nous était inconcevable. On ne pouvait pas imaginer nos enfants grandir dans une civilisation que nous étions nous même en train de démolir. Ma radicalité fut telle que j'avais subi une vasectomie histoire d'être certain de ne pas mettre Clara enceinte. Beaucoup d'autres jeunes gens, à l'époque, ont adopté la même démarche. Par égoïsme inopportun ou par clairvoyance mal placée, notre comportement a vidé les cours de récréation. Les deux tiers des écoles ont disparu emportant les cris joyeux des enfants.

Clara est tout près d'ici. Elle repose là-bas, au pied du mûrier-platane, là où elle aimait installer le hamac et s'y lover avec un livre. Elle s'y rendait dès les premières heures du jour, juste avant que la chaleur ne devienne intolérable. Ce que j'ai fait n'est que pure folie. L'instinct de survie a supplanté ma raison. C'était pourtant le seul moyen de conserver sa ration d'eau. Je n'ai pas déclaré son décès ; je n'aurais pas eu assez d'eau pour survivre. Je n'aurais pas eu de quoi nourrir mes bêtes. J'étais sous le choc ; je ne parvenais plus à réfléchir, à me raisonner.

Chaque fois que j'ouvre la fenêtre, je me prends en pleine face toute l'horreur de l'acte que j'ai commis. L'arbre est planté là pour me le rappeler à jamais. Clara est partie si soudainement ; son cœur fragile s'est arrêté de battre. Je ne savais que faire. En pleine panique, je me suis rendu dans l'appentis récupérer une pelle. Et j'ai commencé à creuser, sous l'arbre. Il faisait déjà nuit ; aucun bruit alentour. La terre était dure comme le roc ; il m'a fallu vider la citerne pour imbiber la terre et la rendre plus docile ; jusqu'à la dernière goutte. J'ai creusé des heures durant, comme un abruti, sans prendre ni conscience ni la mesure de ce

## **Jusqu'à la dernière goutte**

que je faisais. Puis fourbu, en eau, couvert de terre collée à mon visage et sur mon torse, j'ai cueilli Clara et, enveloppée dans un drap de satin usé, l'ai délicatement déposée dans la terre.

C'est peut-être elle la plus heureuse à présent. Elle n'a plus à se préoccuper du lendemain ; plus à guetter l'arrivée de l'Aqua-drone ; plus à se demander de quoi sera constitué notre prochain repas et quand. Clara a juste pris un peu d'avance. Et puis je la rejoindrai, un de ces jours, lorsque j'aurai réglé mes affaires. De toute façon, nous allons tous disparaître, non !?

FIN